

De 1752 à 1807, le ton de la Presse porte l'empreinte profonde du patronage de l'État. L'éditeur pionnier est à la merci des pouvoirs publics, dont il n'ose critiquer la conduite de crainte de perdre l'indispensable appui officiel. Il évite toute polémique politique, et les exceptions sont rares et fortuites. Cette docilité du journalisme de l'époque se révèle dans une presse exsangue, neutre et banale, qui ne joue aucun rôle décisif dans la vie politique et sociale de la communauté.

Le caractère anodin de la feuille de l'époque se reflète dans une présentation qui rappelle la longue monotonie du harsard. Les en-têtes, d'ordinaire, ne sont que des rubriques aux caractères un peu plus gras que les autres, et les illustrations, employées surtout dans les annonces, de minuscules gravures sur bois. Au contraire de la pratique moderne, le lecteur de la période 1752 à 1807 lit généralement son journal d'un bout à l'autre; les reportages ne sont pas tronqués pour faire place à une nouvelle de dernière heure; et aucun journaliste surmené n'est astreint à la rédaction fébrile d'une série d'en-têtes pour accompagner le flot incessant des nouvelles. La rédaction à pyramide renversée si caractéristique des journaux modernes n'a donc aucune raison d'être. Le préambule, tel que le conçoit le reporter du XX^e siècle, n'existe pas. Les reportages, au style prolix et littéraire, suivent la chronologie des événements. Les nouvelles ne se classent pas selon le sujet, mais se suivent au petit bonheur, de sorte que deux numéros quelconques du même journal n'ont pas la même apparence. Les premiers journaux, dont les dimensions varient beaucoup, sont moins grands que les quotidiens grand format de nos jours et se rapprochent plus des tabloids modernes. Les premiers numéros de la *Halifax Gazette*, par exemple, ne comportent que deux colonnes sur une demi-feuille de papier ministre. Certains journaux s'impriment sur coquille ou in-4^o et d'autres ont un format hors-série. Les premières feuilles s'étendent rarement sur plus de quatre pages.

A cette époque, la publication d'un journal est une besogne laborieuse. Le plus souvent, un individu seul, muni d'une presse à bras, type marbre et platine, fait toute la composition à la main et peut effectuer tout au plus une publication à tirage réduit par semaine. D'ailleurs, les centres n'ont qu'une faible population et les tirages sont, en conséquence, restreints. C'est ainsi que la *Halifax Gazette* n'a que 72 abonnés pour commencer, que la *Royal American Gazette* de Charlottetown ne compte que 50 acquéreurs et la *Quebec Gazette*, 143. A la fin de cette première période, le tirage combiné des trois hebdomadaires de Halifax s'élève à quelque 2,000.

LES PÉRIODIQUES

La première période du journalisme canadien ne compte que de rares périodiques. En juillet 1789, le révérend William Cochran publie le premier numéro d'une revue mensuelle, la *Nova Scotia Magazine and Comprehensive Review of Literature, Politics and News*, imprimée par John Howe qui, plus tard, collabore à la rédaction. Cette première tentative doit échouer en mars 1792. Une deuxième revue mensuelle, bilingue celle-ci, est publiée à Québec par Alexander Spark. Intitulée *The Quebec Magazine* et imprimée par Samuel Neilson, auquel succède son frère John, elle ne paraît que du mois d'août 1792 à mai 1794. C'est à Québec aussi que John Neilson publie les quelques numéros du *British American Register* entre janvier et août 1803. Enfin, en 1806, Halifax voit paraître *The Nova Scotia and New Brunswick or Historical, Literary, Theological and Miscellaneous Repository*, qui à son tour ne jouira que d'une existence éphémère.

DEUXIÈME PÉRIODE: DÉVELOPPEMENT ET CONSOLIDATION, 1807 À 1858

La première période de pénétration étant révolue, le journalisme canadien entre, en 1807, dans une ère de consolidation qui permet aux jeunes plants nouvellement repiqués de s'enraciner et de prendre des forces. Dans les deux Canadas, comme dans les quatre colonies maritimes, les journaux ne cessent de se multiplier.